Sophie ou le mariage caché.
Paroles de Mad. Riccoboni.
1771.

SOPHIE,

OU LE

MARIAGE CACHÉ,

COMÉDIE

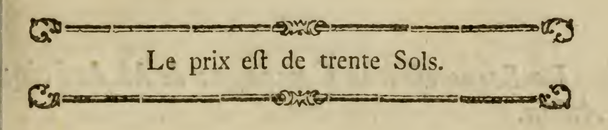
EN TROIS ACTES,

MÊLÉE D'ARIETTES.

paroles de Mme Riccoboni.

La Muſique eſt de M. KOHAUT.

Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, en 1770.



Le prix eſt de trente Sols.

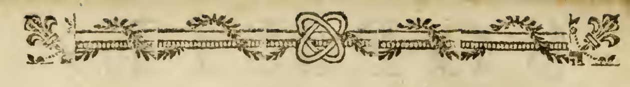


A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au-deſſous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXI.

Avec Approbation & Permiſſion.



ACTEURS.

SOPHIE.

M. DE SAINT-AUBIN, Tuteur de *Sophie.*

Mad. DE SAINT-AUBIN, ſa Femme.

HENRIETTE, fille de *M. & Mad. Saint-Aubin.*

CLAIRVILLE, fils de *M. & Mad. Saint-Aubin.*

CELICOUR, Amant d'*Henriette.*

DURVAL, vieux Officier Marin, oncle de *Célicour*, & ami de *M. de Saint-Aubin.*

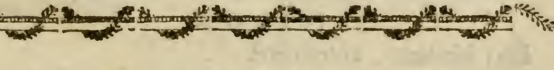
NISON, ſervante de *Sophie.*

La Scene eſt à la Campagne de M. de Saint-Aubin.



SOPHIE,

COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

Le Théatre représente un Sallon, une porte de chaque côté; l'une conduisant à l'appartement de Sophie, l'autre à celui de Madame de Saint-Aubin & d'Henriette; au fond est une autre porte, par laquelle on entre dans le Sallon.



SCENE PREMIERE.

SOPHIE, *sortant seule de son appartement.*

Triste & pénible absence,
Effroi des Amans,
Pour mon impatience,
Que vos momens
Sont lents!
Toi, toi que je regrette,
Presse, presse les instans;
De mon ame inquiette
Viens calmer les tourmens.

SCENE II.

SOPHIE, NISON.

NISON, *entre par la porte du fond, & dit avec empressement :*

MAdame..... Mademoiselle.....

SOPHIE.

Pourquoi cet empressement, qu'avez-vous, Nison?

NISON.

Eh! Madame, votre mari.....

SOPHIE.

Paix, ne prononcez jamais ce nom; si l'on vous entendoit, je serois perdue; que venez-vous m'apprendre?

NISON.

Qu'enfin, après un mois d'absence, mon cher maître.... votre mari.... (*Sophie lui fait signe.*) je veux dire Monsieur Clairville, le fils de votre tuteur, vient d'arriver dans l'instant.

SOPHIE, *avec beaucoup de joie.*

En vérité?

NISON.

Oui, en vérité, Madame; je viens de le voir descendre de sa chaise, en habit de campagne : il est beau comme l'amour.

SOPHIE.

Est-il venu seul?

NISON.

Tout seul.

SOPHIE.

Ah! que son retour me cause de joie;... mais de grace, soyez prudente, il est important que mon secret ne soit pas découvert avant que les amis de Clairville aient disposé son pere à l'apprendre sans colere : mon tuteur est

bon, il m'aime; mais sa femme me hait : si elle soupçonnoit seulement la moindre intelligence entre Clairville & moi, elle préviendroit l'esprit de son mari; jamais il ne nous pardonner-it. Ainsi prenez garde, prenez bien garde, qu'il ne vous échappe un seul mot.

NISON.

Oh! que dites-vous là?.... révéler les secrets de ma bonne maîtresse!.... de ma chere Eleve... Suis-je donc une étourdie? Ne sais-je pas que cette Madame de Saint-Aubin est tracassiere, médisante, envieuse:... vraiment elle seroit capable de me questionner sur vos conversations secretes avec mon jeune maître; mais c'est bien à moi qu'il faut s'adresser.

ARIETTE.

Jamais on ne me fait jaser,
Car Nison sait se taire;
Si l'on ose vous accuser,
Sans trahir le mystere,
Je répondrai tout doux, tout doux,
Pour arranger leur rendez-vous,
Si je prête mon ministere;
C'est en tout bien & tout honneur;
N'ayez pas peur, n'ayez pas peur,
Laissez-moi faire:
Je rendrai muet le censeur
Sans trahir le mystere.
Je répondrai, &c.

SOPHIE.

Me voilà fort rassurée; vous n'y pensez pas, ma bonne; heureusement vous serez bientôt délivrée du soin pénible de garder mon secret: Clairville a dû le confier à Monsieur Durval; cet honnête Marin a de l'amitié pour moi, du pouvoir sur l'esprit de mon tuteur; j'espere tout de sa protection.

NISON.

Ce M. Durval n'est-il pas l'oncle de Célicour, dont le mariage est arrêté avec la fille de Madame de St Aubin.

SOPHIE.

Oui, tous deux doivent se rendre ici pour dresser les articles; Clairville étoit convenu de les accompagner, & d'engager Durval à parler à son pere. Ah! Nison, je

tremble en penſant que ce jour va peut-être décider de mon ſort pour jamais. M. de Saint-Aubin pardonnera-t-il à ſon fils un mariage fait ſans ſon aveu? S'il entreprenoit de le rompre que deviendrois-je?

NISON.

Eh! pourquoi voudroit-il vous rendre malheureuſe? Qu'a-t-il à vous reprocher? Sur la naiſſance il n'y a rien à dire; il eſt négociant; votre pere ne l'étoit-il pas? Vous êtes belle, jeune, ſage; ſon fils vous aimoit, il vous a épouſée (ſans le conſulter à la vérité); mais enfin, il ne pouvoit faire un meilleur choix: d'ailleurs M. de Saint-Aubin eſt ſi riche.....

SOPHIE.

Oui, mais il eſt avare, & je ſuis ſans bien.

NISON.

N'importe, vous lui êtes chers tous deux, il vous pardonnera. Voici mon jeune maître, il vous cherche, je vous laiſſe.....

SCENE III.

CLAIRVILLE, SOPHIE, NISON.

SOPHIE, *allant au-devant de Clairville.*

AH! Clairville!

CLAIRVILLE, *lui baiſant la main.*

Chere épouſe!

NISON.

Ah! le charmant couple, le joli ménage, les aimables enfans! il ſeroit bien cruel de les ſéparer, & de les empêcher de ſe parler.

SCENE IV.

SOPHIE, CLAIRVILLE.

SOPHIE.

QUe votre abſence m'a paru longue, & que j'ai de plaiſir à vous revoir! Mais, vous êtes venu ſeul, dit-on; je croyois que Célicour & ſon oncle.....

CLAIRVILLE.

Ils me ſuivent, je les ai devancés pour me ménager un moment d'entretien avec vous; leur préſence va vous gêner: ils paſſeront ici pluſieurs jours; car Durval ſouhaite que le mariage de ſon neveu ſe faſſe à la campagne.

SOPHIE.

Lui avez-vous confié le nôtre?

CLAIRVILLE.

Non, je n'ai oſé lui ouvrir mon cœur; vous l'avouerai-je? Durval m'effraie: obligeant, honnête, ſincere; mais bruſque & peu ſenſible, ſon âge, ſon état & ſon caractere l'éloigne de l'amour; le ſentiment, qui m'attache à vous, lui paroîtra peut-être une foibleſſe; notre union une imprudence, une folie: enfin, Célicour (jeune & mon ami) m'inſpire plus de confiance; permettez-moi de lui apprendre notre ſecret, il a de l'aſcendant ſur ſon oncle, il l'emploiera pour l'engager à nous ſervir.

SOPHIE.

Ah! Clairville, qu'avons-nous fait?

CLAIRVILLE, *tendrement.*

Vous repentez-vous, Sophie?

SOPHIE.

Me repentir! Ah jamais! je crains ſeulement pour vous la colere de votre pere, la haine de votre belle-mere: elle nous perdra tous deux.

CLAIRVILLE.

Ne vous livrez point à ces vaines terreurs, la différence de nos fortunes pouvoit ſeule empêcher mon pere de conſentir à notre union; l'intérêt l'eût rendu contraire à nos nœuds, l'honneur lui défendra de les rompre : nous le fléchirons, ma chere Sophie; vous ſerez à moi de ſon aveu, je pourrai ſans crainte jouir de ma félicité, la publier, m'en applaudir à tous les yeux.

SOPHIE.

Mon cher Clairville, cette liberté de l'avouer n'en diminuera-t-elle pas les douceurs?

CLAIRVILLE.

Vos charmes devroient ſuffire pour vous raſſurer; mais quelque puiſſans qu'ils ſoient, vous avez d'autres garans de ma fidélité; des liens plus forts que ceux de la beauté m'attachent à vous, & de la durée de mes ſentimens dépend celle de mon bonheur.

ARIETTE.

Ne crains rien, ma Sophie,
Pour toute la vie
Je ſuis ſous tes loix.
Ne crains rien, ma Sophie,
Pour toute la vie,
Belle Sophie,
Je ſuis ſous tes loix.
Dans ſa femme chérie
Trouver ſa tendre amie
Et maîtreſſe jolie
C'eſt raſſembler tous les biens à la fois.
Ne crains rien, ma Sophie,
Mes plaiſirs aſſurent tes droits,
Non, non, ne crains rien, ma Sophie,
Pour toute la vie, pour toute la vie,
Je ſuis ſous tes loix.
Ne crains rien, &c.

SOPHIE.

Vous me charmez, Clairville, vous ranimez ma confiance; hâtons-nous d'inſtruire votre pere, qu'il apprenne les nœuds que nous avons oſé former; & quelles que ſoient les ſuites de cet aveu, conſervons nos ſentimens, & nous ne ſerons jamais tout-à-fait malheureux.

DUO.

Pour bannir de nos jours
Le regret, la tristesse,
Aimons, aimons toujours
D'une égale tendresse.
Unissons nos desirs,
Serrons nos chaînes
L'amour dissipe les peines
Et rend plus doux les plaisirs,
Unissons nos desirs.
Pour bannir, &c.

SCENE V.

NISON, SOPHIE, CLAIRVILLE.

NISON.

EH, vîte, vîte, retirez-vous, Henriette me suit.

CLAIRVILLE.

L'importune! Quoi, déja se quitter! mais bientôt, ma chere Sophie, aucun égard ne pourra nous séparer; me permettez-vous d'instruire Célicour?

SOPHIE.

Oui, faites-en naître l'occasion; adieu, sortez; je ne veux pas qu'on nous surprenne ensemble. (*Il sort.*)

NISON.

Hélas! ne pouvoir même se parler; pour moi je n'y tiendrai pas.

SOPHIE.

Paix, voici Henriette.

SCENE VI.

HENRIETTE, SOPHIE, NISON.

HENRIETTE, *d'un air vif & étourdi.*

ARIETTE.

SAns la liberté,
Point de bonheur dans la vie:
Suivre sa volonté,
Céder à sa fantaisie,

C'eſt la ſeule félicité
Digne d'envie.
Sans la liberté, &c.
Du plaiſir, de la gaîté,
La contrainte eſt l'ennemie,
Céder à ſa fantaiſie,
C'eſt la ſeule félicité.
Sans la liberté, &c.

SOPHIE.

En vérité, ma chere Henriette, ſi vous mettez un ſi grand prix à la liberté, je dois vous plaindre, en voyant approcher l'inſtant où vous allez perdre la vôtre.

HENRIETTE, *vivement.*

La perdre, dites-vous? je vais l'acquérir au contraire; une fille en connoît-elle jamais les douceurs? Tant de bienſéances à obſerver, de ſentimens à diſſimuler, de devoirs à remplir.... Eſt-elle mariée? plus d'auſtérité, plus de contrainte, ſes goûts, ſes volontés, ſes caprices même ſont des loix, une foule d'admirateurs la ſuit, s'empreſſe autour d'elle : d'un regard, d'un ſouris elle fait le deſtin de tout ce qui l'environne : les plaiſirs naiſſent ſous ſes pas. Oh! l'agréable, le charmant inſtant, & que j'ai d'impatience d'en jouir!

NISON.

Cela s'appelle voir en beau.

SOPHIE.

Oui, votre imagination vous ſert agréablement; mais parmi tous les biens qu'elle vous promet, le mari, ce me ſemble, eſt compté pour rien.

NISON.

Bon, bon, Mademoiſelle a bien fait de l'oublier; toutes les fois que ces Meſſieurs-là ſe préſentent à notre ſouvenir, c'eſt toujours moins pour accroître nos plaiſirs que pour les troubler.

HENRIETTE.

Que nous allons être heureuſes, ma chere Sophie! j'engagerai Monſieur de Saint-Aubin à vous permettre de vivre avec moi, vous ſerez ma compagne, vous partagerez tous mes amuſemens.

SOPHIE.

Je vous rends graces, Henriette, mes idées de bonheur ne reſſemblent point aux vôtres, & nous différons trop dans nos principes pour nous accorder dans nos goûts.

HENRIETTE.

Vous dirai-je ma penſée? Vous êtes trop ſérieuſe, trop grave, ce n'eſt pas le moyen....

NISON.

Mademoiſelle, j'apperçois Madame votre mere, remettez vos remarques à une autre fois.

(*Elle ſort.*)

SCENE VII.

Mad. de St AUBIN, DURVAL, M. de St AUBIN, CELICOUR, HENRIETTE, SOPHIE.

(*Pendant toute cette Scene Célicour eſt triſte, diſtrait, fait peu d'attention à Henriette, & regarde ſouvent Sophie; il doit être placé entre elles deux.*)

Mad. de St AUBIN.

APprochez, ma fille, voici Monſieur Durval & ſon neveu.

DURVAL, *d'un ton gai.*

Oui, nous voilà; nous venons pour conclure: bon jour, Sophie; (*à Henriette*) bon jour, ma niece, embraſſez-moi; (*à Célicour*) embraſſe, embraſſe auſſi toi.

CELICOUR, *d'un air froid.*

Cette liberté ne peut m'être permiſe.

Mad. de St AUBIN, *d'un ton ſec.*

Il a raiſon, Monſieur, il n'eſt pas encore temps.

DURVAL.

Belle cérémonie! ne vont-ils pas être mariés? Et vous, ma jolie Sophie, n'irai-je point à vos nôces auſſi? Mon vieil ami, ne penſes-tu pas à établir cet enfant-là?

St AUBIN.

Elle n'eſt pas preſſée; d'ailleurs ſon pere lui a laiſſé ſi peu de bien....

DURVAL.

Que veux-tu dire de ſon pere? c'étoit un honnête homme, & le meilleur de mes amis.

Mad. de St AUBIN, *avec aigreur.*

A la bonne heure; mais cet honnête homme a diſſipé ſa fortune, & dans la ſituation où Sophie eſt réduite, on trouve difficilement un mari; l'état d'une fille eſt déſagréable dans le monde, mais le Couvent lui offre un aſyle.

DURVAL.

Fi donc, fi donc, que dites-vous là? Si je croyois qu'on voulût la forcer à prendre ce parti, je l'enleverois demain, & la ferois paſſer ſur mon bord... Le Couvent! belle imagination!... Auriez-vous cette fantaiſie, Sophie?

SOPHIE.

Je n'ai pris encore aucune réſolution, Monſieur, & je me trouve ſi heureuſe dans cette maiſon, que j'héſiterai toujours à faire un choix qui puiſſe m'en éloigner.

DURVAL.

C'eſt bien répondre, & vous êtes une bonne fille; mais morbleu! ne vous mettez pas en peine avec ce peſte de minois-là: les maris ne vous manqueront pas... Qu'en penſes-tu, mon neveu?

CELICOUR.

Je ſuis de votre ſentiment, mon oncle; heureux celui qu'elle daignera choiſir!

DURVAL.

Eh, que ſait-on?..... peut-être..... il ſuffit..... je m'entends.....

Mad. de St AUBIN, *avec humeur.*

Laiſſons ces propos inutiles.

DURVAL, *gaiement.*

Vous avez raiſon, parlons de nos affaires: ça, Madame, les Notaires arrivent ce ſoir, nous dreſſerons les articles,

& nous finirons promptement; j'ai hâte de me rembarquer, & puis Célicourt eſt impatient..... N'eſt-il pas vrai? Eh bien, parle donc, toi..... à qui diable en as-tu?

CELICOUR, *d'un air diſtrait & embarraſſé.*

Oui.... oui,... Monſieur,.... aſſurément,.... on ne ſauroit douter de mon empreſſement; mais nous ne devons pas gêner Madame.

HENRIETTE, *à part.*

Il me paroît bien indifférent.

St AUBIN.

Mon ami, ma femme eſt diſpoſée à conclure dès que le Contrat ſera ſigné; mais vous parlez déja de nous quitter: nous eſpérions vous retenir plus long-temps.

DURVAL.

Bon, bon, que veux-tu que je faſſe ici? Je m'ennuie, je ſuis tout triſte, tout malade, depuis que je ſuis à terre.

St AUBIN.

Comment! après les dangers que vous avez courus, vous iriez encore?...

DURVAL.

Quoi, quoi, quels dangers? que veux-tu dire?

Mad. de St AUBIN.

N'avez-vous pas eſſuyé des tempêtes, livré des combats?....

DURVAL.

Eh bien! des combats.... des tempêtes? Qu'eſt-ce que c'eſt que cela?

Mad. de St AUBIN.

Y penſez-vous, Monſieur? L'idée ſeule en eſt effrayante!

DURVAL.

Oh vraiment! les femmes ont peur de tout; j'en ai pourtant vu de diablement hardies dans l'occaſion: pour moi j'y ſuis intrépide.

Dans le combat
Rien ne m'abat,
Vif, attentif,
Toujours actif,

Jamais craintif,
Je suis expéditif.
Vers l'ennemi, je cingle avec audace,
Sans me lasser, je lui donne la chasse.
C'est vainement
Qu'il a pincé le vent,
Malgré sa fuite,
Ardens à sa poursuite,
Nous le joignons
Alerte, Compagnons,
Chargeons, pointons,
Braves amis, tirons,
Bon, bon, bon, bon, bon, bon, bon, bon, &c.
Il faudra qu'il amene,
J'ai brisé sa misaine
Et son mât d'artimon,
Allons, allons,
Recommençons,
A grands coups de canon.
Bon, bon, bon, bon, bon, bon, bon, bon, &c.
A l'abordage
Enfans courage,
Soudain, soudain
Attachons le grapin
Soudain, attachons le grapin.
A l'abordage
Enfans courage,
Courage, courage.
Avec vigueur sur le pont je me lance,
A mon aspect rien ne fait résistance:
En un moment
Attaquant, combattant,
Frappant, frappant.
Et d'estoc & de taille,
J'abats cette Canaille,
Plus d'ennemis
Tout est soumis.
La victoire est à moi,
Vive le Roi, vive le Roi: &c.

Allons, mes amis, allons nous mettre à table.

(*Durval donne la main à Sophie, au moment où Madame de Saint-Aubin lui présente la sienne; elle leve les épaules d'un air d'humeur, il s'en apperçoit, repousse Sophie, & prend brusquement la main de Madame de Saint-Aubin.*

Fin du premier Acte.



ACTE II.

Le Théatre repréſente les Allées d'un Parc.

SCENE PREMIERE.

CLAIRVILLE, CELICOUR.

Ils ſe promenent quelque temps ſans parler, & ſe regardent d'un air embarraſſé.

CELICOUR.

QU'avez-vous, Clairville, vous paroiſſez inquiet?

CLAIRVILLE.

Je ne ſuis pas tranquille ; mais vous-même n'êtes pas dans votre état naturel? je vous ai vu tout le jour triſte, rêveur, embarraſſé.

CELICOUR.

J'ai du trouble, des deſirs, des projets; je voudrois vous les confier, mais je héſite à vous ouvrir mon cœur.

CLAIRVILLE.

Doutez-vous de mon amitié?

CELICOUR.

Non, mais je crains votre raiſon.

CLAIRVILLE.

Ma raiſon! ah! mon ami, ne vous y trompez pas, j'ai beſoin moi-même d'indulgence; ſi vous avez une confidence à me faire, j'ai un ſecret à vous apprendre, d'où dépend mon repos, ma joie; mais parlez, parlez, mon ami, votre exemple eſt néceſſaire pour m'encourager.

CELICOUR, *avec feu.*

Clairville, connoiſſez-vous l'amour? Ce ſentiment vif,

impétueux, auquel nos plus grands efforts ne peuvent rien oppoſer?

CLAIRVILLE, *vivement.*

Eh! qui jamais éprouve mieux que moi l'impoſſibilité de lui réſiſter?

CELICOUR.

Vous ne penſez donc pas que de froides conſidérations, de vaines bienſéances, doivent nous faire renoncer à nous-mêmes, au bonheur de toute notre vie?

CLAIRVILLE.

Ah! mon ami, je ſuis bien loin de le croire.

ARIETTE.

L'amour exerce ſes droits
Avec violence,
Et la raiſon à ſa voix
Garde le ſilence.
Dès qu'il ſe rend maître d'un cœur,
Fortune, éclat, grandeur,
Tout eſt chimere.
Un amant ne voit le bonheur
Qu'avec l'objet qui ſait lui plaire;
L'amour, &c.

CELICOUR, *vivement.*

Vous exprimez mes ſentimens, vous peignez ma ſituation.

CLAIRVILLE.

Achevez de me la faire connoître; je vois déja que peu ſenſible aux charmes d'Henriette, une autre a touché votre cœur: mais pourquoi vous taire? pourquoi laiſſer avancer une affaire qu'à préſent il ſera difficile de rompre?

CELICOUR.

Libre encore, lorſque mon oncle me propoſa le mariage, rien ne m'engageoit à le refuſer; je vis Henriette, elle n'eſt pas faite pour inſpirer de la répugnance, je l'aurois aimée ſans doute; mais une autre vint s'offrir à mes yeux, & m'apprit à connoître un ſentiment dont juſqu'alors je n'avois eu qu'une foible idée: ah! comment ſe défendre quand on aime Sophie?

CLAIRVILLE, *ſurpris & troublé.*

Sophie!... Comment?... Quoi?... De quelle Sophie parlez-vous? CELI-

CELICOUR, *avec feu.*

De celle qui a habité cette maison, de l'aimable pupille de votre pere; vous êtes surpris ?

CLAIRVILLE.

Confondu, . . . l'instant, . . . la circonstance. . . . .

CELICOUR.

Est malheureuse, singuliere. . . .

CLAIRVILLE.

Oh! plus que vous ne pouvez l'imaginer; . . . . est-elle instruite de vos sentimens?

CELICOUR.

Mes regards seuls ont pu les lui faire connoître; timide pour la premiere fois, mon embarras est extrême; j'ai besoin de votre amitié, de vos conseils, & sur-tout de votre secours, pour me procurer un entretien avec elle.

CLAIRVILLE

Moi! ne l'espérez pas.

CELICOUR.

Comment?

CLAIRVILLE.

Non, vous dis-je. Votre folie est inconcevable; quoi? sur le point de conclure un mariage avantageux. . . .

CELICOUR, *piqué.*

N'achevez pas, j'ai tout considéré, tout prévu, & si Sophie daigne accepter ma main, il n'est point d'obstacle qui puisse m'arrêter; . . . mais je l'apperçois, le hazard la conduit vers nous : ah! de grace, laissez-moi profiter de cette heureuse occasion.

(*Célicourt a dit ces derniers mots en appercevant Sophie, qui a paru au bout d'une allée d'arbres au fond du Théatre.*)

CLAIRVILLE, *avec humeur.*

Quoi! vous prétendez ?

CELICOUR.

Oui, mon ami, votre présence l'embarrasseroit peut-être; éloignez-vous, je vous en conjure.

CLAIRVILLE.

Ecoutez-moi....

CELICOUR.

Le temps presse, vous connoissez ma situation....

CLAIRVILLE.

Et vous ignorez la mienne;... apprenez donc....

CELICOUR.

Vous m'instruirez une autre fois.

SCENE II.

St AUBIN, CLAIRVILLE, CELICOUR.

St AUBIN, *traversant une allée, un papier à la main, qu'il paroît examiner.*

Ce compte est faux.... (*appercevant son fils*) Clairville, Clairville.

CLAIRVILLE.

Quel contretemps!

CELICOUR.

Votre pere vous appelle, vous ne pouvez vous dispenser....

St AUBIN.

Clairville.

CELICOUR.

Ne le faites pas attendre, allez donc.

CLAIRVILLE.

Mais....

CELICOUR, *avec impatience, en le poussant vers son pere qui l'emmene.*

Mais.... mais.... vous me mettez au désespoir.... au nom du Ciel laissez-nous.

(*Cette Scene entre Célicour & Clairville, consistant principalement en petits mots, doit être parfaitement sçue, afin d'être jouée très-vivement.*

SCENE III.

SOPHIE, CELICOUR.

(Pendant la fin de la Scene précédente, Sophie s'eſt avancée très-lentement, & comme quelqu'un qui ſe promene; en voyant Clairville s'éloigner, elle s'arrête, fait un mouvement pour ſe retirer : Célicour va au-devant d'elle & la retient.)

CELICOUR.

POurquoi vous retirer, belle Sophie : craignez-vous ma préſence?

SOPHIE, *d'un ton doux & timide.*

Non, mais peut-être la mienne interrompt-elle une converſation intereſſante.

CELICOUR, *tendrement.*

Oui, bien intéreſſante! ... ne pouvez-vous en deviner le ſujet?

SOPHIE, *toujours avec timidité.*

Mais.... Clairville eſt votre ami.

CELICOUR.

Je le crois.

SOPHIE.

Votre confiance eſt mutuelle.

CELICOUR.

Et puis il eſt des momens où l'on trouve ſi doux de laiſſer lire dans ſon ame!

SOPHIE, *avec vivacité & tendreſſe.*

Oh! ſans doute.

CELICOUR.

Vous imaginez donc?...

SOPHIE, *en héſitant.*

Oui,... j'imagine,... je penſe....

SCENE IV.

Mad. de St AUBIN, HENRIETTE, SOPHIE, CELICOUR.

[*Les deux femmes ſont entrées pendant la derniere Ariette, & ſe ſont tenues au fond du Théâtre.*]

QUATUOR.

SOPHIE.	HENRIETTE.	Mad. de SAINT-AUBIN.	CELICOUR.
Ciel à mes genoux,	Ciel ! à ſes genoux,		
De grace, levez-vous ;	Près d'être mon époux,		
Ah ! levez-vous,	Le voyez-vous,		
Ah ! levez-vous,	Le voyez vous,		
Ah ! levez vous,	Le voyez-vous,		
Votre imprudence	Quelle indécence !	Quelle imprudence,	Son innocence
M'expoſe à leur courroux,	Se mettre à ſes genoux,	Vous mettre à ſes genoux,	L'excuſe auprès de vous,
Votre imprudence, &c.	Près d'être mon époux.	Près d'être ſon époux,	Mon imprudence
	Quelle indécence,	Quelle innocence,	Mérite ce courroux.
	Quelle imprudence,	Quelle indécence,	
	Se mettre à ſes genoux,	Se mettre à ſes genoux,	Modérez-vous, Ah ! ſauvons-nous,
	Près d'être mon époux :	Près d'être ſon époux ;	Modérez-vous, Ah ! ſauvons-nous.
Modérez-vous,	Le ſouffrir à genoux,	Quelle indécence,	
Ah ! laiſſez-nous,	Près d'être mon époux,	Quelle imprudence,	
Modérez-vous, Ah ! ſauvez-vous.	Redoutez mon courroux,	Redoutez mon courroux,	
	Oui, oui, oui,	Oui, oui, oui,	
	Redoutez mon courroux.	Redoutez mon courroux.	

SCENE V.

DURVAL, SOPHIE, Mad. de St AUBIN, HENRIETTE.

(Il eſt important auſſi que cette 5me Scene ſoit jouée très-vivement, & qu'un mot n'attende pas l'autre.)

DURVAL.

Quel bruit, quel tapage, à qui en avez-vous, Meſdames?

Mad. de St. AUBIN, *en colere.*

Vous arrivez à propos, Monſieur, pour nous faire juſtice.

DURVAL.

Et de qui donc?

Mad. de St AUBIN.

De Célicour, de votre neveu: pour cette impertinente, je me réſerve le ſoin de la punir.

DURVAL.

De quoi eſt-il queſtion?

SOPHIE.

Madame, ſi vous vouliez m'entendre!

Mad. de St AUBIN.

Vous entendre! & qu'avez-vous à oppoſer à des faits?

DURVAL.

Des faits! Comment diable, cela eſt ſérieux.

HENRIETTE.

Oh! très-ſérieux, je vous aſſure.

SOPHIE.

Henriette, écoutez-moi, je vous en conjure.

HENRIETTE.

Me jouer un pareil tour !

Mad. de St AUBIN.

Nous expoſer à cet affront !

DURVAL.

Mais écoutez-la !

SOPHIE.

Je proteſte, je jure....

HENRIETTE, *pleurant.*

Nous mettre dans la néceſſité de rompre un mariage prêt à conclure.

DURVAL, *ſe fâchant.*

Eh ! à propos de quoi le rompre, s'il vous plaît ?

Mad. de St AUBIN.

Ne vous affligez pas, ma fille, déſormais un Couvent nous répondra d'elle.

DURVAL, *ſe fâchant plus fort.*

Doucement, Madame, je vous ai déja dit que je ne le ſouffrirois pas.

HENRIETTE, *avec aigreur.*

Quoi ! Monſieur, vous prenez ſon parti ?

Mad. de St AUBIN.

Vous oſez la ſoutenir contre moi ?

HENRIETTE.

L'oncle & le neveu ſont d'intelligence.

Mad. de St AUBIN.

Il n'en faut point douter.

DURVAL.

Au diable ſoient les folles.

Mad. de St AUBIN.

Comment ! vous joignez l'inſulte à la perfidie ? Ce dernier trait m'apprend à vous connoître : je romps toute alliance avec vous.

DURVAL.

L'enfer puiſſe confondre....

Mad. de St AUBIN.

Vous êtes un homme emporté....

DURVAL, *très-en-colere.*

Madame!...

HENRIETTE.

Sans politeſſe.

DURVAL.

Mademoiſelle!...

Mad. de St AUBIN.

Sans éducation.

DURVAL, *criant très-fort.*

Courage! ... mais enfin parviendrai-je à ſavoir?...

Mad. de St AUBIN, *avec volubilité.*

Déraiſonnable, inſociable, à qui l'on ne peut parler, qui ne voit rien, n'entend rien! Pour votre neveu, c'eſt un impertinent, un fat; je vous le répete, ne comptez plus ſur nous; tout eſt fini, tout eſt rompu. Sophie, préparez-vous à partir demain. Oui, Monſieur, demain, demain, en dépit de votre protection! ſuivez-moi, ma fille, allons trouver mon mari, & lui apprendre l'honnête procédé de ſon digne ami.

SCENE VI.

DURVAL, SOPHIE.

DURVAL.

OUf.... eſt-elle partie?.... Quelle furie!.... M'apprendrez-vous ce que ſignifie tout cela? les unes crient, l'autre pleure; expliquez-moi cette énigme.

SOPHIE

Rien de plus facile, Monſieur; Henriette & Madame de Saint-Aubin ont ſurpris Célicour à mes genoux.

DURVAL.

A vos genoux! Eh! que Diable faiſoit-il là?

SOPHIE.

Il me juroit de m'aimer toujours.

DURVAL.

L'étourdi ! le ſot! il prend bien ſon temps.... Vous aimer toujours ? à propos de quoi? ..... Et vous l'écoutiez ? ... Que prétend-il? qu'eſpérez-vous ?... Les femmes n'ont pas tant de tort; cela n'eſt pas bien à vous, Sophie.

SOPHIE.

Mais, Monſieur.....

DURVAL, *bruſquement.*

Non, vous dis-je, cela eſt mal, très-mal, elles ont raiſon; c'eſt un fort vilain procédé que cela.

SOPHIE.

Allez-vous m'affliger auſſi, vous fâcher?....

DURVAL, *élevant la voix.*

Me fâcher, me fâcher?.... je ne me fâche point : je vous parle doucement; vous affliger? ce n'eſt pas mon deſſein:..... mais un homme à vos genoux;.... ces femmes qui arrivent, s'en prennent à moi,.... me diſent mille injures; comment diable puis-je vous excuſer?

SOPHIE.

S'il m'étoit permis de parler....

DURVAL.

Que me diriez-vous?

SOPHIE.

Que loin d'encourager les eſpérances de Célicour, je lui faiſois ſentir combien elles étoient chimériques, & combien j'en étois offenſée.

DURVAL, *ſe radouciſſant.*

Oui!... lui diſiez-vous cela?... à la bonne heure, cela eſt différent.

SOPHIE.

Je n'ai pu l'empêcher de ſe mettre à genoux.

DURVAL.

Non,... non,... j'entends bien.... ce n'eſt pas votre faute.....

SOPHIE.

Si mon caractere vous étoit connu, ſi vous étiez inſtruit de ma ſituation....

DURVAL.

Vraiment, je vois bien que vous n'êtes point heureuſe dans cette maiſon;.... & ſi mon neveu ſe fût déclaré plutôt, je ne me ſerois peut-être pas oppoſé.....

SOPHIE.

Ah! Monſieur, je ne ſonge point à Célicour!

DURVAL.

Vous avez raiſon, c'eſt une mauvaiſe tête; d'ailleurs il n'eſt pas aſſez riche:..... [*il lui prend la main*] mais ne vous chagrinez pas, votre Pere étoit mon Ami,.... vous m'avez toujours vivement intéreſſé,..... &, ma foi, puiſque les choſes vont ainſi,..... je veux travailler à votre bonheur.

SOPHIE.

Vous n'imaginez pas combien je ſuis à plaindre.

ARIETTE.

De vous exprimer ma peine,
Non, je n'ai pas le pouvoir;
Hélas! timide, incertaine,
Je crains de la laiſſer voir.
En vous j'ai mis tout mon eſpoir.
De vous exprimer ma peine,
Non je n'ai pas le pouvoir.

De nous un inſtant diſpoſe,
Nous ne pouvons le prévoir.
Souvent notre cœur s'oppoſe
A la raiſon, au devoir.
Je voudrois parler, je n'oſe,
En vous j'ai mis tout mon eſpoir.
De nous un inſtant, &c.

DURVAL.

Pauvre petite!... (*il lui baiſe la main*) vous avez donc un peu d'amitié pour moi?

SOPHIE.

Je vous refpecte, je vous aime, & vous aurez des droits éternels à ma reconnoiffance, fi vous voulez parler à mon tuteur, l'engager.....

DURVAL, *gaiement.*

Laiffez, laiffez-moi faire, je fais comment m'y prendre,.... j'avois déja quelques idées, mais vagues.... Ce que je vois, ce que j'entends, acheve de m'y confirmer.... [*il lui baife encore la main*] Petite féductrice, aurois je dû m'attendre?... il faut pourtant dire vrai, je me fuis douté de quelque chofe.

SOPHIE, *avec empreffement.*

Quoi! Monfieur, vous auriez découvert?...

DURVAL, *toujours gaiement.*

Oui, oui, j'ai découvert..... en honneur, je ne me croyois pas fufceptible de cette fottife-là; mais plus j'y penfe,... plus je vous vois,...plus je vous regarde,... & plus il me femble que je fuis amoureux.

SOPHIE, *effrayée.*

Amoureux! vous, Monfieur!

DURVAL.

Oui, ma foi,... cela vous étonne?...& moi auffi;... mais enfin que faire? je ne fuis pas fi vieux,... & fi vous voulez être ma femme, cela pourra retarder mon voyage... l'empêcher même; car vous ne vous foucieriez peut-être pas de venir à la Chine?... Vous ne dites mot?

SOPHIE, *chagrine & embarraffée.*

En vérité, Monfieur, l'honneur que vous me faites... m'interdit à tel point.... je prévoyois fi peu.... ô Ciel! quel nouvel embarras! comment ofer lui confier à préfent...

DURVAL.

Mon air dur, mon ton brufque, vous effraie peut-être; mais, quoiqu'en puiffent dire ces fottes femmes, je fuis bon, fincere, facile, point jaloux, point capricieux, point trop obftiné, un peu colere; mais cela s'appaife d'abord, & vous ferez de moi tout ce qu'il vous plaira.

SOPHIE.

Ah! Monſieur, vous avez trompé mes eſpérances; j'avois deſſein de vous regarder comme un ami, comme un pere.

DURVAL.

Eh! bien, je ſerai votre ami, votre pere & votre mari.

SOPHIE.

Vos ſentimens pour moi ne peuvent être aſſez vifs.

DURVAL.

Eſt-ce là ce qui vous inquiette? Raſſurez-vous, je ne ſuis pas galant, moi; mais j'aime bien mieux qu'un autre; toujours fidele, toujours occupé de vous, je ne vous quitterai pas un inſtant.

Dans ſes beaux ans
L'homme eſt leger,
Et ſon printemps
Se paſſe à voltiger.
Il s'engage
Et devient volage
En un moment.
Dans ſes beaux, &c.

Mais le temps
Amene l'inſtant
Où plus ſage,
Il eſt ſans partage,
A l'objet qui ſait le charmer,
Et ſoixante ans eſt le bel âge
Pour bien aimer.
Mais le temps, &c.

SOPHIE.

Ecoutez, Monſieur, je vais vous ouvrir mon cœur, vous apprendre....

DURVAL.

Oui, ma chere petite, dites-moi ce que vous penſez; mais voici Saint-Aubin, de quoi s'aviſe-t-il de nous interrompre?

SCENE VII.

St AUBIN, DURVAL, SOPHIE.

DURVAL.

EH bien! viens-tu me faire un appel? Mad. de Saint-Aubin eſt une terrible femme au moins.

St AUBIN.

Elle n'eſt pas douce, & dans ſa colere, on a peine à la concevoir; j'ai pourtant démêlé qu'elle ſe plaint de vous, mon ami, de Célicour, & ſur-tout de Sophie. Quoi! ſeroit-il poſſible que vous vous fuſſiez oubliée au point?...

DURVAL.

Tais-toi, ne la gronde pas : ce n'eſt pas ſa faute; mon neveu eſt un étourdi, ta femme une pie grieche, ſa fille une impertinente; mais tout cela s'arrangera.

St AUBIN.

J'en doute: elle s'obſtine à rompre abſolument, & vient de m'obliger à lui promettre, de conduire demain Sophie au Couvent.

SOPHIE.

Quoi! Monſieur?

DURVAL.

N'ayez pas peur, il n'en fera rien: pauvre homme, tout s'arrangera, te dis-je.... Premiérement, je te débarraſſe de Sophie, je l'épouſe...

St AUBIN.

Vous l'épouſez?

DURVAL.

Eh! oui, je l'épouſe : n'y conſens-tu pas?

St AUBIN.

Aſſurément; mais elle n'a rien.

DURVAL.

Hé bien, elle m'aura, moi, ma fortune, mon cœur : cela ne lui ſuffit-il pas ? Qu'en dites-vous, Sophie ? Morbleu, répondez donc ?

SOPHIE.

De grace, Monſieur, ne précipitez rien.

St AUBIN.

Comment, Mademoiſelle ? Laiſſeriez-vous échapper un bonheur, où vous ne pouviez prétendre ? Acceptez l'honneur que vous fait mon ami, ou j'exécute la volonté de ma femme : je veux être tranquille chez moi.

TRIO.

SOPHIE.

Quoi demain ?
Fatal deſtin !
C'eſt en vain,
Vous préparez en vain,
Pour demain,
Cette fête.
Cet arrêt....
J'eſpérois....

Quoi demain ?
Fatal deſtin !
Vous préparez en vain
Cette fête pour demain.
C'eſt en vain,
Qu'on s'apprête.

SAINT-AUBIN.

A lui donner la main,
Dès demain,
Oui demain,
Soyez prête :
Quand je forme un deſſein,
Jamais rien ne m'arrête
Je veux demain,
Célébrer cette fête,
Eſt certain,
C'eſt en vain.
Je l'ai mis dans ma tête,
Oui demain, c'eſt certain,
A lui donner la main,
Soyez prête dès demain
Oui demain,
Je veux célébrer cette fête.

DURVAL.

A me donner la main,
Dès demain,
Oui demain,
Soyez prête.
Quand je forme un deſſein,
Pour moi rien ne m'arrête,
Je veux demain,
Célébrer cette fête,
Eſt certain,
Oui demain,
Devinez ma conquête,
Oui demain, c'eſt certain,
A me donner la main,
Soyez prête dès demain
Oui demain,
Je veux célébrer cette fête.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

Le Théatre repréſente un Sallon.

SCENE PREMIERE.

SOPHIE *entre par la porte du fond; (à droite il doit y avoir une porte ſur le devant du Théatre pour entrer dans la chambre de Sophie.)*

RECIT.

LE trouble, la crainte
Agitent mon cœur;
Et je ſuis contrainte,
A cacher ma douleur.
Ah! tout s'unit pour mon malheur;
C'en eſt fait, une prompte fuite
Loin d'ici conduira mes pas.
Mais où fuir? en quels lieux? hélas!
Quelle peine, quel embarras!
Tremblante, interdite,
Je balance, j'héſite,
Que réſoudre? à quoi m'arrêter?
Tout m'eſt contraire,
Dois-je me taire?
Dois-je parler?

ARIETTE.

Amour, tendre amour, je t'implore,
Ecoute, écoute ma voix.
Sur l'objet que j'adore,
Tu fixas mon choix.
Amour, tendre amour, &c.

Finis mes allarmes,
Comble mes deſirs,
Apres tant de larmes,
Tu me dois des plaiſirs.
Finis, &c

Et l'hymen encore
Reſpecte tes droits?
Amour je t'implore
Ecoute ma voix.

SCENE

SCENE II.

NISON, SOPHIE.

NISON.

POurquoi quitter ſitôt le jardin, Madame? mon maître auroit pu vous y joindre, & vous entretenir un moment.

SOPHIE.

Dans les diſpoſitions où ſont les eſprits, je dois veiller ſur mes démarches; on m'examine, on m'obſerve, il faut pourtant que je parle à Clairville, le temps preſſe; demain ſon pere veut décider de mon ſort. Eh! quoi, n'avez-vous pu lui parler, l'avertir de ſe rendre cette nuit à mon appartement?

NISON.

Il ne m'a pas été poſſible de l'approcher; dès que je me ſuis préſentée, les yeux de Madame de Saint-Aubin, & ceux d'Henriette ſe ſont fixés ſur moi; je n'ai oſé riſquer le moindre ſigne; mais, de l'humeur dont ils ſont tous, ils ne peuvent reſter long-temps à table; Clairville rêve, Célicour bâille, Madame de Saint-Aubin gronde, ſon mari dort, Henriette boude, & Durval boit. Cela fait un petit ſoupé bien gai!

SOPHIE.

Que je ſuis inquiette! Ah Niſon! comment finira tout ceci? je ne trouverai plus que des ennemis dans cette maiſon.

NISON.

Ma foi, Madame, je commence à trembler pour vous; Célicour aura peu de crédit pour vous nuire; mais cette méchante Madame de Saint-Aubin, cette jalouſe Henriette, & Durval, ce vieux fou, qui s'aviſe d'être amoureux, vous feront tout le mal qu'ils pourront.

SOPHIE.

Durval eſt un honnête homme, & je ne puis penſer....

NISON.

Je ne m'y fierois pas.

SOPHIE.

Ils n'oferont, je l'efpere, me féparer de Clairville.

NISON.

Soit; mais il fera déshérité.

SOPHIE.

Eh bien! nous vivrons de peu.

ROMANCE.

Eft-ce donc la richeffe,
Qui donne des plaifirs?
Elle trompe fans ceffe
Notre efpoir, nos defirs.

Le bonheur que j'envie
Eft plus doux, plus conftant;
Point de bien dans la vie
Si le cœur n'eft content.

Eft-ce donc la richeffe, &c.

Une fimple demeure,
Loin du monde & du bruit,
Qui nous offre à toute heure,
L'objet qui nous féduit:

Pour notre ame ravie,
C'eft un bien fuffifant;
Point de maux dans la vie,
Si le cœur eft content.

Eft-ce donc la richeffe, &c.

NISON.

Tout cela pourroit bien n'avoir de prix que dans l'éloignement.

SOPHIE.

Ah! Nifon, vous n'avez jamais aimé.

NISON.

Oh! que fi, j'ai été folle tout comme une autre; ne fis-je pas autrefois la fottife de me marier? j'avois le cœur tendre, l'imagination vive; elle diminuoit les maux, exagéroit les biens, cela étoit charmant; qu'arriva-t-il? Au bout d'un mois le preftige ceffa. Mais à quoi vous déterminez-vous?

SOPHIE.

A voir Clairville cette nuit, à prendre avec lui des mesures promptes & sûres, pour nous tirer de l'embarras où nous sommes.

NISON.

Rentrez donc dans votre appartement; je vais guetter l'instant de lui parler; & dès que tout le monde sera retiré, nous viendrons ensemble vous retrouver. Voici Madame de Saint-Aubin & Henriette, rentrez vîte avant qu'elles vous apperçoivent.

SOPHIE.

Conduisez-vous avec prudence.

NISON.

Fiez-vous à moi, je saurai bien me débarrasser d'elles.

SCENE III.

Mad. de St AUBIN, NISON, HENRIETTE.

Mad. de St AUBIN, *avec aigreur.*

Que faites-vous dans cette salle?

NISON.

Rien, je sors.

HENRIETTE, *l'arrêtant.*

Un moment, où est votre maîtresse?

NISON.

Où seroit-elle? Dans son appartement.

Mad. de St AUBIN, *avec ironie.*

C'est une jolie personne!

NISON.

Tout le monde le dit.

Mad. de St AUBIN.

Insolente! me manquez-vous de respect?

NISON.

Je n'ai garde.

Mad. de St AUBIN.

Allons, répondez moi; depuis quand ont commencé ses liaisons avec Célicour?

NISON, *d'un air fin.*

Avec Célicour?... Attendez donc... ma foi je l'ignore.

Mad. de St AUBIN.

Quelles sont ses vues, ses desseins?

NISON.

Que sais-je?

HENRIETTE.

Elle séduit le neveu.

Mad. de St AUBIN.

Tourne la tête à l'oncle.

HENRIETTE.

Duquel des deux veut-elle faire un mari?

NISON.

Devinez.

HENRIETTE.

De Célicour?

NISON.

Hum, hum, peut-être bien.

Mad. de St AUBIN.

De Durval?

NISON.

Eh! mais.... pourquoi non?

Mad. de St AUBIN, *impatientée.*

Allons, allons, sortez; & préparez-vous à quitter demain cette maison. Je suis plus instruite que vous ne pensez.

NISON, *d'un air mistérieux & regardant autour d'elle.*

Vous croyez l'être, mais vous ne savez rien.... vous voyez mal, vos yeux vous trompent, votre esprit vous abuse, vous supposez imaginer,.... erreur.... Eh! qui n'y est pas sujet? Mais le temps... ce grand maître... prenez

patience, tout s'éclaircit, ... se découvre; .. on pensoit, .. on croyoit; ... point du tout, ce n'est pas cela, on est surprise, étonnée, ... confondue, ... & cela vous arrivera, je vous en avertis.... *motus*; ... l'heure s'avance, ... il se fait tard.... bon soir, Madame.

(*Elle s'enfuit.*)

SCENE IV.

HENRIETTE, Mad. de St AUBIN.

HENRIETTE.

MAdame, ce discours extravagant pourroit bien renfermer un mystere.... j'ai vu tout le soir Nison aller, venir; elle cherchoit sûrement à s'approcher de Célicour.

Mad. de St AUBIN.

Vous croyez....

HENRIETTE.

Oui, Madame, je crois que cette perfide Sophie mettra tout en usage pour se soustraire à l'autorité de son tuteur, & que, pouvant choisir entre Durval & son neveu, Célicour obtiendra la préférence; si vous y consentez, restons dans cette salle, il faut absolument y passer pour aller chez Sophie....

Mad. de St AUBIN.

Je vous entends.... vous avez raison, éclaircissons vos doutes, ... ils pourroient être fondés; éteignez les lumieres & ne faisons point de bruit.

HENRIETTE, *éteint les lumieres.*

Je suis sûre qu'il se trame quelque complot; .. peut-être, ont-ils résolu de fuir ensemble: ... où êtes-vous, Madame?

Mad. de St AUBIN.

Me voici, restons de ce côté.

HENRIETTE, *écoutant & baissant la voix.*

Madame, j'entends, je crois, marcher quelqu'un, ... écoutez....

Mad. de St AUBIN.

Oui, oui, vous ne vous trompez pas, on approche;... paix, taisons-nous.

SCENE V.

CLAIRVILLE, NISON, Mad. de St AUBIN HENRIETTE.

NISON, *pendant la ritournelle, avance seule sur le devant du Théatre, écoute, & dit à Clairville, en s'approchant de la porte du fond, par laquelle elle est entrée, & dont il n'est pas éloigné.*

ARIETTE.

Chut, paix, il est minuit,
Chut, point de bruit,
Ecoutons bien,
Je n'entends rien,
Tout sommeille,
L'amour, l'amour seul veille.
Suivez mes pas,
Point de fracas,
Tout sommeille,
L'amour seul veille.
Ecoutons bien,
Je n'entends rien,
Prenez ma main,
Par ce chemin,
Tout sommeille,
L'amour, l'amour seul veille.
Chut, paix, ne craignez rien,
Ecoutons bien, } *bis.*
Je n'entends rien. }

Mad. de St AUBIN, HENRIETTE.

Elles se sont doucement approchées, & saisissent chacune une main de Nison; Clairville, qui doit en ce moment être tout près de la porte de Sophie, entre & la ferme sur lui.

TRIO.

NISON.

Ah ! finiſſez,
Vous me bleſſez,
Quelle ſurpriſe,
Me voilà priſe,
Quelle ſurpriſe,
Me voilà priſe,
Me voilà priſe,
Quelle ſurpriſe,
Aïe, aïe, le bras,
Quel embarras !
Aïe, aïe, le bras,

Me voilà priſe,
Quelle ſurpriſe,
Aïe, aïe, le bras,
Ne me battez pas,
Ne me battez pas.

Oui, je connois votre bonté,
Je vous dirai la vérité,
Chut, paix,
Ecoutez bien,
Ne dites rien,
Chut, paix.

(Niſon ſe ſauve dans la chambre de Sophie.)

HENRIETTE.

Ah ! je la tiens,
Ah ! je la tiens,
Tenez-la bien,
Tenez-la bien,
Tenez-la bien,
La voilà priſe,
La voilà priſe,
Ne lâchez pas,
Prenez ſon bras,
Ne lâchez pas,
Ouvrez, ouvrez, point de remiſe.
Ne lâchez pas,
Prenez ſon bras,
Ne lâchez pas,
Ne lâchons pas.
Il faut dire la vérité,
Vous connoiſſez notre bonté.

Oui, c'eſt moi,
Elle échappe,
Et nous attrappe,
Allons crions,
Allons crions.

Mad. de St AUBIN.

Ah ! je la tiens,
Ah ! je la tiens;
Tenez-la bien,
Tenez-la bien,
Tenez-la bien,
La voilà priſe,
La voilà priſe,
Ne lâchez pas,
Prenez ſon bras,
Ne lâchez pas,
Ouvrez, ouvrez, point de remiſe
Ne lâchez pas,
Prenez ſon bras,
Ne lâchez pas,
Ne lâchons pas,
Il faut dire la vérité,
Vous connoiſſez notre bonté.

Eſt-ce toi ?

Elle échappe,
Et nous attrappe,
Allons crions,
Allons crions.

SCENE VI.

Mad. de St AUBIN, HENRIETTE.

Mad. de St. AUBIN.

HOlà quelqu'un ! vîte de la lumiere.

HENRIETTE, *cherchant Niſon dans l'obſcurité.*

Madame, je ne puis la trouver.

Mad. de St AUBIN.

N'importe, le galant eſt pris, reſtez près de l'apparte-

ment de Sophie, de peur qu'il ne s'échappe auſſi, ... de la lumiere .... de la lumiere.

Un valet entre avec des lumieres qu'il poſe ſur une table.

Mad. de St AUBIN, *regardant autour d'elle.*

Elle n'y eſt plus, ... votre maître eſt-il au lit?

LE VALET.

Pas encore, Madame.

Mad. de St AUBIN, *vivement.*

Avertiſſez-le, qu'il vienne promptement ici, courez, volez, il n'y a pas de temps à perdre : ma fille, l'heure de nous venger eſt venue, & Sophie eſt perdue pour toujours.

HENRIETTE.

Bon, bon, Madame, Mr de St Aubin eſt ſi foible!

Mad. de St AUBIN.

Ne craignez rien, après un pareil éclat, il ſera forcé de la punir.

SCENE VII.

M. de St AUBIN, HENRIETTE, Mad. de St AUBIN.

Mad. de St AUBIN.

VEnez, venez, Monſieur, il ſe paſſe des choſes fort honnêtes dans votre maiſon.

St AUBIN, *en bâillant.*

Eh! bien, qu'eſt-ce; Madame, qu'avez-vous de ſi preſſé à me dire à l'heure qu'il eſt?

Mad. de St AUBIN.

J'ai à vous dire, Monſieur, que Célicour eſt actuellement enfermé dans la chambre de Sophie.

St AUBIN, *avec flegme.*

Cela ne ſe peut pas.

Mad de St AUBIN, *avec impatience.*

Quel homme!

HENRIETTE.

Je l'avois prévu.

Mad. de St AUBIN.

Vous refusez de me croire?

St AUBIN, *toujours du même ton.*

Assurément.

Mad. de St AUBIN, *avec impatience.*

Je vous dis que je l'ai vu, de mes deux yeux, vu, vu.

St AUBIN.

Folie! vapeurs!

Mad. de St AUBIN, *en colere.*

Quelle tête! allons, Monsieur, tout à l'heure, faites ouvrir cette porte.

St AUBIN.

Je n'en ferai rien.

Mad. de St AUBIN.

Non?

St AUBIN.

Non, vous dis-je.

Mad. de St AUBIN.

Ah! c'en est trop, il faut vous convaincre.

SCENE VII.

Mad. de St AUBIN, HENRIETTE, Mr de St AUBIN, DURVAL.

DURVAL, *criant.*

Quel tapage! à qui en avez-vous, vous autres?

St AUBIN.

Ce n'est rien, mon ami, ma femme est folle.

Mad. de St AUBIN.

Mon mari n'a pas le ſens commun.

DURVAL.

Hé bien, morbleu! faut-il faire tant de bruit pour cela?

Mad. de St AUBIN.

Célicour eſt enfermé dans cet appartement.

DURVAL.

Quoi! chez Sophie? Le Coquin!

St AUBIN.

Mon ami, n'en croyez rien, jamais Sophie.....

DURVAL.

Doucement, doucement, s'il vous plaît; elle doit être ma femme, il eſt bon d'éclaircir le fait; mais il faut s'y prendre honnêtement.... Sophie... Sophie... ouvrez... Perſonne ne répond, attendez.

St AUBIN:

Que voulez-vous faire?

DURVAL.

Enfoncer la porte.

SCENE IX & derniere.

Au moment où Durval donne un coup dans la porte, Clairville ſort de l'appartement de Sophie, & Célicour entre par le fond du Théatre; ils doivent obſerver de paroître tous deux en même temps.

DURVAL, St AUBIN, CELICOUR, CLAIRVILLE, Mad. de St AUBIN, HENRIETTE.

Mad. de St AUBIN & HENRIETTE, *voyant entrer Célicour.*

Célicour! ô Ciel!

St AUBIN, *voyant ſortir ſon fils de chez Sophie.*

Mon fils!

DURVAL : *ils doivent dire cela tous quatre en même temps.*

En voici bien d'une autre!

CLAIRVILLE, *à Durval.*

Doucement, Monſieur, point de violence, vous ne pouvez entrer dans cet appartement.

St AUBIN.

Comment! malheureux, tu oſes encore?...

CELICOUR.

Que ſignifie tout ceci?

DURVAL.

A qui ſe fier déſormais?.... quoi! le petit ſerpent de Sophie, que je croyois l'innocence même?...

CLAIRVILLE, *avec feu.*

Gardez-vous de la ſoupçonner, Monſieur, elle eſt ma femme.

Tous les Acteurs s'écrient.

Sa femme!

CELICOUR.

O Ciel! il eſt ſon mari, je m'adreſſois bien.

St AUBIN.

Ta femme! Comment! ſans mon conſentement?

CLAIRVILLE.

Ah! mon pere! pardonnez une faute....

St AUBIN.

Ne t'en flatte pas; ſe marier à mon inſu à une fille, qui n'a rien encore.

CLAIRVILLE.

Elle a des vertus, Monſieur, vous l'aimez, ne réſiſtez point à ſes larmes;.... venez, ma chere Sophie, venez obtenir votre grace & la mienne.

(*Il va chercher Sophie.*)

St AUBIN.

Non, non, point de grace, tu l'eſperes en vain.

SOPHIE, *à St Aubin.*

Ah! Monſieur, j'oſe à peine ſoutenir vos regards; montrez-vous indulgent : daignez....

St AUBIN.

Laiſſez-moi, je ne veux rien entendre.

Mad de St AUBIN, *à ſon mari.*

Courage, ſoutenez votre autorité.

SOPHIE, *à Durval.*

Vous, qui m'avez promis de me rendre heureuſe, devenez mon appui!

DURVAL, *un peu attendri, à St Aubin*

Mais, mais, écoute donc? Au bout du compte, s'ils ſont mariés....

St AUBIN.

Diſcours inutiles, ce mariage ne peut ſubſiſter ſans mon aveu, dès demain je vais travailler à le rompre, & dès ce jour je les bannis de ma maiſon.

Mad. de St AUBIN.

Voilà la premiere fois que je vous ai vu raiſonnable.

DUO,

Entre SOPHIE & CLAIRVILLE.

Nous déſunir,
C'eſt en vain qu'on eſpere,
Avant que d'obéir
A cet arrêt ſévere,
Vous me verrez mourir,

Sophie. Ah! pardonnez,
Daignez être mon pere.

Clairville. Séche tes pleurs,
Grace, grace, mon pere.

Sophie. Non, non, rien ne peut appaiſer ma douleur,
Et je ſens déchirer mon cœur.

Clairville. Chere Sophie, appaiſe ta douleur,
Et je ſens déchirer mon cœur.

Sophie & Clairville. A la pittié laiſſez-vous attendrir,
Je paſſerai mes jours à vous chérir.
Ah! pardonnez, &c.

DURVAL, *pleurant.*

Oh! par ma foi, je n'y ſaurois tenir, ... écoutes, tu feras toutes les ſottiſes que tu voudras; mais je t'avertis que, ſi tu les bannis de ta maiſon, je les recevrai dans la mienne, & s'il faut plaider, nous plainderons.

St AUBIN.

Mais conſidérez donc que Sophie ne devoit jamais prétendre....

DURVAL.

Quoi! que vas-tu dire, n'allois-je pas épouſer, moi? allons! ne t'oppoſe plus à leur bonheur. Sophie devoit être ma femme, je l'adopte pour ma fille, & je m'engage à la doter. Je le peux ſans faire tort à Célicour.

SOPHIE.

Ah! Monſieur, ah! mon pere! tant de bonté....

DURVAL.

Eh bien! à quoi te détermines-tu?

St AUBIN.

Quoi! férieuſement mon ami, vous voulez l'adopter, lui donner une dot?

DURVAL.

C'eſt ma réſolution : quelle eſt la tienne?

St AUBIN.

De leur pardonner; il n'y a pas moyen de tenir contre vous, mon ami.

CLAIRVILLE.

Ah! mon pere! que vous me rendez heureux!.... & vous, Monſieur, dont l'amitié....

DURVAL, *gaiement.*

Bon, bon, ne vas-tu pas me remercier? va, va, c'eſt peut-être moi, qui te ſuis obligé.

CLAIRVILLE.

Célicour, j'avois deſſein de vous confier....

CELICOUR.

Paix, mon ami, ne parlons point de cela, vous aviez

raiſon tantôt : c'eſt à préſent auprès de Madame & de ſa charmante fille, que j'ai beſoin de votre ſecours.... Mon oncle, intercédez auſſi pour moi!

DURVAL.

Fripon, tu ne le mérites pas : qu'en penſez-vous, Henriette ?

HENRIETTE, *regardant ſa mere.*

Madame....

Mad. de St AUBIN.

Je vous laiſſe la liberté de décider, ma fille.

HENRIETTE, *à Célicour.*

Eh bien, Monſieur, le temps m'apprendra, ſi votre repentir eſt ſincere.

DURVAL.

Voilà qui n'eſt que pour la forme,... croyez-moi, hâtons-nous de conclure, le mariage le rendra peut-être raiſonnable. Pour moi, mes amis, je l'ai échappé belle.

CHŒUR.

SOPHIE, HENRIETTE, Mad. de St AUBIN, NISON, CLAIRVILLE, CELICOUR, Mr de St AUBIN, DURVAL.

CHŒUR.
Le calme eſt revenu ſur l'onde,
Jouiſſons de ſon retour.
La raiſon en vain gronde,
Il faut céder à l'amour.

Clairville à Sophie. Déſormais mon bonheur ſe fonde
Célicour à Henriette. Sur vos bontes, ſur mon amour.

Ces quatre enſemble,
Le calme eſt revenu ſur l'onde,
Jouiſſons de ſon retour.

M. de St Aubin.
Je ſuis le plus heureux du monde,
De pouvoir dire à mon tour,

CHŒUR.
Le calme eſt revenu ſur l'onde,
Jouiſſons de ſon retour.

FIN.



